



HAL
open science

Puissance du rire

Pascal Hintermeyer

► **To cite this version:**

Pascal Hintermeyer. Puissance du rire. Revue des Sciences sociales, 2010, Humour et dérision, 43, pp.24-29. hal-01286811

HAL Id: hal-01286811

<https://hal.science/hal-01286811>

Submitted on 11 Mar 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

PASCAL HINTERMEYER

Professeur de sociologie
à l'Université de Strasbourg
Laboratoire « Cultures et sociétés en Europe »
(CNRS/ Uds)
<pascal.hintermeyer@misha.fr>

Puissance du rire

À la suite d'Aristote, de nombreux auteurs ont considéré le rire comme le propre de l'homme. De fait, on le retrouve à toutes les époques, dans toutes les cultures et les sociétés. Même celles qui se désintègrent en donnant libre cours aux inclinations les moins sociables, voire à la cruauté érigée en mode de vie, ne renoncent pas pour autant au rire (Turnbull 1987). Cette dimension caractéristique de l'humain attire en dispensant agrément, divertissement, plaisir. Mais, comme tout ce qui séduit, le rire n'est simple qu'en apparence. Baudelaire nous prévient : « le rire est l'expression d'un sentiment double, ou contradictoire » (Baudelaire 2008). Il condense des significations variées, voire opposées. Il charrie conformisme et résistance, impuissance et subversion, connivence et exclusion. Sa puissance vient de ce qu'il tire parti de ces registres contraires et les relie de manière imprévue, déroutante et instable. Il fait irruption dans ce qui paraissait établi en le dissociant de lui-même et en le faisant voir sous un autre jour. Il met en rapport des pans de réalité qui se trouvent déstabilisés par leur rapprochement. Il s'apparente ainsi à l'intelligence qui, elle aussi, met en relation des aspects qui se présentent séparément. Mais, alors que celle-ci

procède par la réflexion et fait faire un détour à la pensée pour qu'elle découvre des voies inexplorées, le rire fuse instantanément et joue sur l'effet de surprise. Avec lui, le passage au second degré est un court-circuit mettant soudain en évidence un décalage ou un télescopage, notamment entre l'acte et son intention, entre la compétence et la performance, entre la règle et son application. La puissance du rire tient à ce qu'il instaure un raccourci dans la communication. Nous voudrions ainsi montrer qu'il représente une dimension essentielle à la vie collective, au même titre par exemple que l'empathie ou le conflit. Or cette ressource est particulièrement précieuse dans des contextes où les situations apparaissent figées, les relations inextricables, les difficultés insolubles. Le rire témoigne alors de la vivacité des aspirations humaines.

Déformations incontrôlées

En dépit ou en raison de l'ascendant qu'il exerce, le rire a été souvent considéré avec suspicion. Les pères de l'Église ont relevé que, pendant toute sa vie terrestre, le Christ n'avait pas ri. Le rire pouvait dès lors être fustigé comme un mouvement d'inspiration

démoniaque, une insulte à la création divine, volontiers présentée comme harmonieuse et coïncidant avec elle-même. Dans diverses traditions spirituelles, le rire est proscrit, en raison de son caractère irrévérencieux et aussi parce que, comme tout divertissement, il détournerait de la contemplation du divin ainsi que des initiatives à prendre pour s'en rapprocher ou le faire advenir. Décrié pour sa futilité par les interprètes de la transcendance et toutes sortes d'entrepreneurs de morale, le rire l'est aussi parce qu'il serait une manifestation impénitente de l'orgueil humain.

La remise en cause de la légèreté et de la suffisance du rire se retrouve chez nombre de philosophes qui envisagent le rire comme une menace pour la logique, la cohérence et le sérieux. La condamnation du rire à l'âge classique a aussi été analysée comme la conséquence d'un mouvement général de répression des manifestations du corps (Bertrand 1995). Les spasmes qui secouent le rieur et lui arrachent des sons incontrôlés dégèneraient aisément en une atteinte aux convenances et à la retenue, ils signaleraient un défaut de contrôle de soi. Même sous ses formes atténuées, le rire est réputé relever de la détente et ainsi souvent jugé peu compatible avec la tension que

requiert l'étude, le raisonnement ou la méditation. Tout au plus reconnaît-on, dans cette approche classique, une certaine utilité pédagogique au rire. La satire et la comédie sont ainsi justifiées comme des moyens de critiquer des comportements répréhensibles et de réformer les mœurs.

Dans de nombreuses activités quotidiennes, par exemple celles qui touchent à l'école, au travail, à l'argent, le rire est mal vu. Il heurte la bienséance partout où la vie collective s'entoure de quelque solennité. La gravité par laquelle les pouvoirs cherchent d'ordinaire à se légitimer supporte mal le rire et s'efforce de le cantonner à des espaces et des circonstances qui lui sont dévolus. Plus un régime politique poursuit l'emprise absolue sur les esprits, plus il est dangereux d'en rire. Bien sûr, le totalitarisme goûte peu la plaisanterie et la traite en ennemie (Kundera 1975). Même les démocraties ont aujourd'hui tendance à répondre à l'inquiétude en proscrivant le rire, en assignant chacun à une identité stable et invariable, aisément repérable par les spécialistes de la sécurité. L'identité individuelle est ainsi attestée par des papiers officiels comportant une photo dont la validité est subordonnée depuis quelques années à l'exigence de ne pas rire, ni même sourire, au motif que cela modifierait les traits du visage. Le propre de l'homme est ainsi devenu impropre à l'identifier. Dans la logique administrative, le rire est redouté comme source de déformation. Cette crainte fait écho à celles qui voient dans le rire une perturbation de l'ordre du monde, une menace pour la transcendance ou la rationalité.

Les ressources du second degré

Malgré toutes ces condamnations, limitations et suspicions opposées à la puissance du rire, celle-ci s'insinue partout et déferle de toutes parts. Elle se retrouve dans tous les milieux sociaux, s'empare de toute réalité, fait flèche de tout bois. Le rire apparaît ainsi comme une tonalité récurrente de la communication humaine. Et, dans nos sociétés caractérisées par un dévelop-

pement quasi exponentiel des moyens de communication, le rire prolifère en proportion. Il imprègne les médias à travers les innombrables programmes dont le ressort consiste à faire rire, d'une manière ou d'une autre. Les humoristes sont d'ailleurs régulièrement cités parmi les personnalités préférées de nos contemporains. Ils jouissent d'une réputation qui incline même à une certaine indulgence pour les dérapages discriminatoires, fortuits ou intentionnels, de certains d'entre eux.

Ne convient-il pas de prendre acte de cet attrait inextinguible pour le rire et d'en faire ressortir les bienfaits ? Le rire ne diffère pas seulement de l'intelligence par l'immédiateté et l'effet de surprise, mais aussi par le plaisir qu'il déclenche, notamment en dispensant des astreintes liées à la logique et à la cohérence. Pagnol y voit une vertu accessible aux humains pour les consoler d'être intelligents (Pagnol 1990). De ce point de vue, l'intelligence désenchant le monde en attirant l'attention sur ce qu'il comporte d'insatisfaisant, sur ses défauts, ses contradictions, ses périls. Elle risque d'autant plus de déprimer l'esprit qu'elle annonce ce qui le contrarie et qu'elle l'alerte sur « l'inéluctabilité de la mort » (Bergson [1932] 2003). De même que l'imaginaire permet de se soustraire aux affres du temps et de la mort (Durand 1963), de même le rire permet de supporter les aspects douloureux de la condition humaine et d'assumer des réalités pénibles. Il permet aussi d'échapper au vertige de l'intelligence et à la pesanteur de l'esprit de sérieux. Il est ainsi paré d'un pouvoir thérapeutique, déjà reconnu sous l'Antiquité et toujours prisé de nos jours.

La fonction cathartique du rire en fait un moyen de se distancier des causes et des effets de la souffrance. Le rire peut relever de la compensation ou de la revanche. Lorsqu'une source de désagrément ne peut être évitée, mieux vaut en rire. À défaut de changer le monde, cela donne l'impression de ne pas le subir passivement, d'avoir quelque emprise sur lui, d'adopter une attitude active. C'est une ressource mobilisable même face aux problèmes

insolubles, face aux situations sans issue. La psychanalyse y a décelé une manifestation et une dissipation de l'angoisse (face à la mort, à la maladie) ainsi qu'une décharge procurant une satisfaction lorsqu'émergent des pulsions ordinairement contenues. Antidote à la souffrance, le rire peut être un secret pour changer la vie dès lors qu'on l'envisage autrement et qu'on apprend à relativiser ses contrariétés (Roustang 2009). Le passage au second degré peut s'appliquer à soi-même : par l'autodérision, je joue à l'autre en m'affranchissant de mes propres limites et en gagnant une certaine liberté par rapport à moi-même.

Lorsqu'un auteur de littérature destinée aux enfants est interrogé sur le message qu'il veut faire passer dans son album traitant de l'alimentation, sujet qui éveille couramment de nos jours les affres de l'obésité et de la « mal bouffe », il répond : « aucun, si ce n'est que l'on peut rire de situations pas toujours très rigolotes » (Salvat 2009). On peut en effet viser à apprendre à rire plutôt qu'à résoudre ce dont on rit. Cette démarche indirecte peut au final avoir plus d'effet qu'une injonction moralisatrice ou un interdit. Elle ne se borne pas à une entrée en matière ou une séduction pédagogique. Loin de n'être qu'une action par défaut ou un pis-aller, le rire peut devenir une forme accomplie de sagesse qui permet, non seulement de ne pas être affecté par les désagréments, mais d'en faire une source de plaisir. Ce qui fait pleurer les hommes ordinaires, ce qui les fait souffrir et les rend furieux, *Così fan tutte* montre comment le transformer en motif de jouissance esthétique, de perspicacité relationnelle et de sérénité morale. Comme par enchantement, la puissance du rire inverse l'impuissance en son contraire.

Entre engagement et distanciation

Doué du pouvoir, à la fois maléfique et bénéfique, de retourner le sens et le cours des choses, le rire participe de l'instabilité qu'il confère. Moment instable entre engagement et distanciation, il requiert à la fois la proxi-

mité et l'éloignement. Il marque un retrait par rapport à l'action, mais seulement partiel, à mi-chemin entre l'engouement et le désintérêt. Le rire peut ainsi être une étape dans un trajet de désinvestissement graduel. « Les dieux grecs ont d'abord participé activement aux aventures des hommes. Ensuite ils ont fait halte sur l'Olympe pour regarder en bas et ils ont ri. Et aujourd'hui, ils sont depuis longtemps endormis » (Kundera 1985). Entre la participation et l'ennui, entre la passion et l'indifférence, le rire suppose la possibilité de s'arrêter et de prendre un peu de recul – mais pas trop, pour ne pas se désintéresser des aventures à suivre. Proche de l'observation, elle aussi intermédiaire entre engagement et distanciation, le rire en diffère en ce qu'il s'oriente, non dans une visée de connaissance, mais d'expression. Son surgissement manifeste la puissance d'une position surplombante, ou au moins affranchie des sollicitations les plus impérieuses.

Le rire joue sur le contraste et l'incongruité, le hiatus et le décalage. Il est une caractéristique de l'humain et du social. Ce sont des traits humains qui font rire, y compris lorsqu'on croit les retrouver chez un animal (Bergson [1900] 1959). L'appétence et la compétence pour le rire, si elles gagnaient ce dernier, achèveraient de l'humaniser. Ainsi Kessel évoque King, autrefois recueilli et élevé par une petite fille à laquelle il reste attaché alors même qu'il est devenu un grand lion, qui aime encore jouer avec elle, mais fait bien attention à ne pas lui faire de mal. Il possède non seulement la puissance, mais la conscience de cette puissance et de ses potentialités destructrices, d'où l'infinie délicatesse qu'il observe dans ses contacts avec la petite fille, ce qui lui confère une sensibilité presque humaine. Pour s'humaniser complètement, il ne lui manque que le rire. Kessel décrit ce qui lui en tient lieu : « cette sorte de rumeur énorme, rauque et joyeuse, cette grondante allégresse qui servait de rire » à l'animal (Kessel 1958). Par ce quasi rire, le lion accède à un mélange de puissance et de retenue qui signe la puissance véritable.

Le rire appelle l'humain de toute part, du point de vue de celui qui rit, de

celui dont on rit, de ceux avec lesquels on rit, effectivement ou potentiellement. Qu'il surgisse à l'improviste ou résulte d'une élaboration programmée, qu'il soit ponctuel ou compulsif, le rire se transmet et se répand. Faire rire, c'est obtenir aussitôt un consentement, une approbation, une complicité. Ainsi se crée ou se renforce une connivence dont la possibilité est d'ordre culturel et social. En ce sens, « notre rire est toujours le rire d'un groupe » (Bergson [1900] 1959). Ses variations et ses variantes imprègnent et spécifient les relations sociales. Dans divers milieux sociaux, culturels ou professionnels, en fonction de la classe d'âge et du genre, qu'est-ce qui fait rire ? Quand et comment rit-on ? Des réponses précises à ces questions peuvent être aussi éclairantes sur la vie collective que des analyses approfondies. Ainsi, ce qui fait rire chez les Verdurins en dit peut-être plus long sur leur salon qu'une description méticuleuse. Selon qu'ils font rire ou non, les traits d'humour établissent et confirment des frontières rigoureuses. Dans les raccourcis de leur jaillissement, ils comportent des allusions et des sous-entendus, tout un implicite de la communication instantanée dont le sens se perd en s'éloignant de son foyer originel.

Savoir rire dans une langue étrangère est réservé à celui qui, maîtrisant ses règles et ses codes, en a pénétré l'esprit. Peut-être même existe-il des styles d'humour nationaux, on s'est en tout cas efforcé de les identifier (Avner 1988). Il s'avère aussi que, selon les pays et les époques, les ressorts du comique diffèrent et que certains de ses procédés sont activés de préférence, par exemple la litote, l'hyperbole, l'ironie, la satire, la parodie, l'incongruité ou le calembour. Les séductions exercées par l'humour et son instabilité même conduisent à l'élaboration de cultures du rire : des blagues qu'on se répète, des bêtisiers et des contrepèteries, des exagérations et des caricatures, tout un répertoire comique qui se diffuse de proche en proche. Ainsi, dès l'Antiquité, circulent des recueils d'histoires drôles, tel le *Philogelos*. Il fait comprendre que ce qui fait rire change avec les époques et aussi que, à

chacune d'entre elles, le rire se diffuse, se répand, se partage. Par les raccourcis qu'il opère, il accroît et intensifie la communication. En rassemblant dans un même état d'esprit, le rire scelle une appartenance.

Un renforcement des asymétries sociales

La relation entre la sociabilité et le rire est d'autant plus étroite que ce dernier ne se réduit pas à l'agrément mutuel. Il est aussi une arme, qui distingue et sépare, crée une distance ou maintient à distance, déprécie et exclut. On sait que tourner en ridicule peut humilier, blesser, voire tuer. En particulier, le rire fuse, selon Bergson, lorsque du mécanique est plaqué sur du vivant et que celui-ci se meut avec une raideur qui rappelle l'automate (Bergson [1900] 1959). Le rire signale ainsi la dégradation de l'humain en sa reproduction imparfaite et approximative, en une sorte d'instrument animé, pour reprendre la formulation par laquelle Aristote définissait l'esclave. Cette infériorisation du sujet pointe ses réactions inappropriées, la déficience de ses capacités d'adaptation. Elle met souvent aussi en évidence un défaut d'autocontrôle. Les fonctions naturelles du corps et leurs perturbations apparaissent ainsi comme une source inépuisable du comique (Pagnol 1990). Toute une veine conformiste du rire s'en prend aux manquements par rapport à la norme.

Un peu à la manière dont Durkheim présente la justice comme expression de la réprobation collective, son contemporain Bergson envisage le rire comme une arme par laquelle « la société » punit « l'insociabilité » (Bergson [1900] 1959), l'inaptitude ou la réticence à participer pleinement à la vie sociale. Le rire sanctionne les écarts, individuels, collectifs ou typiques, par rapport aux normes, aux codes et aux usages en vigueur. Incisif et moralisateur, il traque ceux qui, d'une manière ou d'une autre, se mettent à l'écart ou s'éloignent de la place que les convenances leur ont assignée. L'excès brocardé peut relever de motifs



Tomi Ungerer, sans titre [projet publicitaire], années 1970. Crayon sur papier blanc, 33 x 20,4 cm
Collection Musée Tomi Ungerer - Centre international de l'illustration, Strasbourg
© Musées de la Ville de Strasbourg / Tomi Ungerer. Photo: Musées de la Ville de Strasbourg

aussi divers que, par exemple, l'ambition démesurée du dirigeant, l'intempérance ou l'esprit de système, l'écart d'âge entre conjoints. S'en prenant volontiers aux individus affligés d'une difformité, aux êtres frustes, mal dégrossis, dont le comportement détonne, le rire a aussi une affinité pour les minorités, les particularismes, les localismes. Il vise des groupes dont les usages, les façons de s'exprimer, les tournures d'esprit, sont perçus comme décalés. Partout, il est dirigé vers les peuples voisins, marquant ainsi des différences susceptibles de donner lieu à de plus sérieux affrontements.

Créateur, révélateur et renforçateur d'asymétrie dans les rapports humains, le rire établit l'ascendant de celui qui l'adopte. Il instaure une supériorité du rieur sur celui ou ce dont il rit (Hobbes [1690] 1991). La seule possibilité d'imiter un comportement déclenche le rire en transformant la spontanéité originelle en technique susceptible d'être reproduite et donc banalisée. Dans le théâtre classique, les personnages rossés font beaucoup rire, ce qui redouble le châtimeur qui leur est infligé. De même, le persiflage s'exerce aux dépens de celui que le groupe exclut. Il y a ainsi dans le rire une cruauté sur laquelle insiste Voltaire : dans l'article qu'il lui consacre dans l'Encyclopédie, il l'envisage comme la « joie de l'humiliation d'autrui ». Adorno, en écho, considérant que le rire revient toujours à tourner en dérision, le présente comme un produit du « sadisme bourgeois », un signe de domination et de brutalité, un « bain d'acier » disposant le cas échéant à d'autres formes d'élimination (Adorno 1995). Le consensus qui se manifeste dans le rire reconduit les hiérarchies préalables en y consentant et en les confortant.

Une arme à double tranchant

La puissance du rire tient aussi à ce qu'il n'est pas univoque. Certes, il peut renforcer les conformismes et les inégalités, mais il peut aussi se retourner contre eux et entraîner les esprits dans la direction opposée. Cette réversibilité fait du rire une arme à double

tranchant dont l'effet peut s'inverser : rira bien qui rira le dernier.

Les cultures populaires, qui affleurent encore dans la truculence rabelaisienne, secrètent un rire sauvage et ravageur qui peut emporter avec lui les dignes de la bienséance et de la retenue, menacer les barrières des privilèges et des distinctions (Bakhtine 1970). Il y a un rire corrosif, décapant pour les autorités, les conventions, périlleux pour tout ce qui est établi. « Les choses soudain privées de leur sens supposé, de la place qui leur est assignée dans l'ordre prétendu des choses (...) provoquent chez nous le rire » (Kundera 1985). Celui-ci jaillit là où la version officielle s'empêtre dans ses propres artifices, il célèbre l'effacement des distinctions oppressives, la confusion, le brouillage des repères. La déperdition du sens peut saper les différences officielles et les catégories établies. Une jubilation s'empare de l'esprit lorsqu'il s'affranchit des contraintes de l'ordre (Schnerb 2003). L'instabilité du rire contraste avec la stabilité des institutions, elle relativise ou mine la solidité de leurs principes et de leurs procédures.

Par le retournement de l'ordre, la subversion des règles, le renversement des valeurs, le rire assume une dimension critique et contestataire. Il dévoile le non-sens ambiant, le caractère absurde d'expériences, de situations ou de décisions subies. Il exprime « une amertume, une causticité, une critique du monde, l'index pointé sur son absurdité » (Simon 2009). Entre politesse du désespoir et esprit de révolte, le rire est une forme de critique sociale. Il met à mal l'ordre du monde et surgit donc avant tout dans les moments de rupture (Duvignaud 1999). Il anime fêtes, jeux, carnivals, charivaris. Par le travestissement parodique et la caricature, il revendique une disposition anarchique qui s'affirme jusque dans les jeux de mot subvertissant l'ordre de la langue. Aucun pouvoir ne parvient d'ailleurs à l'accaparer ou à le supprimer tout à fait : le rire finit par se retourner contre les efforts visant à le prescrire, le diriger, le maîtriser. Adorno en convient, l'arme du rire ne concourt pas seulement à l'aliénation, elle peut aussi inverser les hiérarchies

et contribuer à récuser les conditions de la survie.

Puissance de libération et de résistance, le rire peut attester qu'il reste quelque chose d'humain face à l'ordre totalitaire et à ses entreprises destructrices. « À l'intérieur des ghettos et des camps, le rire avait une fonction critique invitant à résister au cynisme nazi, une fonction cohésive et une fonction cathartique aidant les victimes à endurer les souffrances sans perdre la raison » (Lauterwein 2009). Dans ces conditions extrêmes, les différentes dimensions du rire, parfois difficiles à concilier dans d'autres contextes, peuvent se conjuguer pour accroître son efficacité. Les ressources du second degré, l'émergence de connivences, le renforcement des appartenances, les propriétés cathartiques, l'esprit critique font du rire un moyen de supporter une souffrance au-delà de toute limite et de toute raison. Par ses vertus consolatoires, ses potentialités libératrices, le raccourci de la communication qu'il autorise, le rire peut résister à la déshumanisation. En redoublant une réalité insupportable, il la met quelque peu à distance et la reprise de cette exigence résonne comme un « écho de la délivrance du joug du pouvoir » (Lauterwein 2009). Dans le système communiste également, s'est développée une « culture comique contestataire » (Regamey 2007). Elle dénonçait les incohérences et les absurdités, poursuivait les dirigeants, distillait une complicité par sous-entendus et, en même temps, permettait de s'accommoder vaillamment que vaille d'un monde impossible à transformer. Ici encore, dans le rire se replie et se recueille une part d'humanité disponible pour se soustraire au cauchemar du présent et en appeler à un avenir plus humain.

Conclusion : polysémie du rire

L'arme du rire, qui a contribué à la défense de l'humain, ne s'use-t-elle pas à force de servir ? Ne s'é moussé-t-elle pas dans des sociétés aspirant au divertissement perpétuel ? Lorsqu'il devient systématique, le rire se dégrade en une

rhétorique qui peine à le déclencher. Plus ils sont vénérés, plus les humoristes se rendent compte qu'il n'est pas aisé de faire rire et que les recettes éprouvées n'y sauraient suffire. Ils y parviennent d'autant plus difficilement que le rire est inhibé de nos jours par les résurgences de moralisme qui tissent le politiquement correct. Et l'effet d'entraînement attendu de rires répétés dans le public, en salle ou en off, menace de dégénérer en rire forcé ou en ricanement. Cela nous rappelle combien le rire a partie liée avec l'instabilité, l'immédiateté et l'effet de surprise. Là où il est censé être assuré, le rire risque de perdre sa puissance et d'installer dans l'ennui.

C'est une gageure de faire tenir ensemble prise de distance et proximité et de trouver un équilibre instable entre les diverses significations du rire. Cette performance, qui ravit le spectateur, a aussi un intérêt pour l'acteur social : le rire lui permet de susciter l'adhésion, de procéder par essai/erreur et de se dérober en cas de besoin. Même s'il échoue dans ses tentatives, il peut toujours soutenir que c'était pour rire. Cet avantage que procure le rire dans les relations sociales ne saurait être négligé dans les analyses tentant de les appréhender. Les interactions humaines ne se bornent pas aux dispositifs institutionnels, aux échanges convenus ou aux énoncés explicites, ils comportent des ellipses, des raccourcis et des saillies par lesquels s'engouffre le rire. Ces mouvements, déroutants et impromptus, ménagent un passage au second degré qui s'effectue selon les diverses modalités du rire. Celui-ci se présente sous des aspects multiples, par exemple le sourire, le rire in petto et sous cape, le rire jaune et l'humour noir, le rire à gorge déployée, les éclats de rire, le fou rire. Ces variantes et variations illustrent la polysémie du rire. Il joue, alternativement ou simultanément sur des registres comme la finesse, l'angoisse, l'amertume, le désespoir, la révolte, la bienveillance, la démesure. Par cette variété, il accède à une large palette de sentiments humains.

Bibliographie

- Adorno Theodor & Benjamin Walter (1995), *Briefwechsel 1928-1940*, Frankfurt, Suhrkamp.
- Bakhtine Mickaïl (1970), *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Age et à la Renaissance*, Paris, Gallimard.
- Baudelaire Charles (2008), *De l'essence du rire et généralement du comique dans les arts plastiques*, Paris, Sillage.
- Bergson Henri ([1932] 2003), *Les deux sources de la morale et de la religion*, Paris, P.U.F.
- Bergson Henri ([1900] 1959), *Le rire. Essai sur la signification du comique*, Paris, Seuil.
- Bertrand, Dominique (1995), *Dire le rire à l'âge classique. Représenter pour mieux contrôler*, Publications de l'Université de Provence.
- Clapier-Valladon Simone (1990), L'homme et le rire, in *Histoire des mœurs*, Paris, Gallimard, tome 1, p. 247-297.
- Durand Gilbert (1963), *Les structures anthropologiques de l'imaginaire : introduction à l'archéotypologie générale*, Paris, P.U.F.
- Duvignaud Jean (1999), *Rire, et après. Essai sur le comique*, Paris, Desclée de Brouwer.
- Hobbes Thomas ([1690] 1991), *De la nature humaine*, Paris, Vrin.
- Kessel Joseph (1958), *Le lion*, Paris, Gallimard.
- Kundera Milan (1985), *Le livre du rire et de l'oubli*, trad. fr. revue par l'auteur, Paris, Gallimard.
- Kundera Milan (1975), *La plaisanterie*, Paris, Gallimard.
- Lauterwein Andrea (dir) (2009), *Rire, Mémoire Shoah*, Paris, Editions de l'éclat.
- Minois Georges (2000), *Histoire du rire et de la dérision*, Paris, Arthème Fayard.
- Pagnol Marcel (1990), *Note sur le rire*, Paris, de Fallois.
- Regamey Amandine (2007), *Prolétaires de tous les pays, excusez-moi ! Dérision et politique dans le monde soviétique*, Paris, Buchet Chastel.
- Roustang François (2009), *Le secret de Socrate pour changer la vie*, Paris, Odile Jacob.
- Salvat Émilie (2009), *Le rôle interactionnel de la littérature jeunesse dans les politiques de socialisation gustative, hygiénique et citoyenne d'une population interculturelle et urbaine*, Thèse, Université François-Rabelais, Tours.
- Smadja Eric (1996), *Le rire*, Paris, P.U.F.
- Schnerb Claude (2003), *Du rire : comique, esprit, humour*, Paris, Imago.
- Turnbull Colin (1987), *Les Iks. Survivre par la cuauté Nord Ouganda*, Paris, Plon.
- Ziv Avner (1988), *National styles of humour*, New York, Greenwood Press.